

Les reliques des saints. Publications récentes et perspectives nouvelles (III)

Philippe George

Citer ce document / Cite this document :

George Philippe. Les reliques des saints. Publications récentes et perspectives nouvelles (III). In: Revue belge de philologie et d'histoire, tome 85, fasc. 3-4, 2007. Histoire medievale, moderne et contemporaine - Middeleeuwse. moderne en hedendaagse geschiedenis. pp. 859-880;

doi : <https://doi.org/10.3406/rbph.2007.5107>

https://www.persee.fr/doc/rbph_0035-0818_2007_num_85_3_5107

Fichier pdf généré le 17/04/2018

Les reliques des saints. Publications récentes et perspectives nouvelles (III)

Philippe GEORGE
Trésor de la Cathédrale de Liège

Dans le grand laboratoire de recherche sur les reliques des saints, trois nouveaux ouvrages méritent d'être salués : l'un est publié dans *Pecia*, le deuxième est l'œuvre de Dominique Iogna-Prat et le troisième, celle d'Edina Bozóky. Ils nous fournissent l'occasion de poursuivre notre réflexion générale sur les objets sacrés ⁽¹⁾. La spatialisation du sacré est au cœur de chacun des trois livres parus. Les reliques construisent un espace sacré, symbolique et significatif, d'abord en rapports étroits avec l'autel, ensuite à l'intérieur des églises ou dans leurs alentours immédiats, enfin elles servent de bornage tutélaire à un territoire déterminé.

Reliques et sainteté dans l'espace médiéval

Le premier ouvrage *Reliques et sainteté dans l'espace médiéval* brosse un panorama général dans un copieux volume où tout est un peu entré, comme dans une grande châsse médiévale, des bonnes comme des moins bonnes reliques. Parmi les contributions remarquables, nous en choisirons deux, celle d'Anne Wagner et celle de Lucile Trân-Duc ⁽²⁾.

Déjà nous avons signalé l'article de Monique Goullet et d'Anne Wagner sur « Reliques et pouvoirs dans le diocèse de Verdun aux X^e-XI^e siècles » ⁽³⁾. Ici Anne Wagner porte son regard sur les grandes églises de la cité verdunoise ⁽⁴⁾, notamment à l'aide de sources récentes, ce qui renforce encore notre conviction qu'un dossier doit transcender toutes les périodes

(1) Deux articles (abrégés ci-dessous Article I et Article II) ont paru dans la *RBPH*, t. 80, 2002, p. 563-591, et t. 82, 2004, p. 1041-1056.

(2) Jean-Luc DEUFFIC, ed., *Reliques et sainteté dans l'espace médiéval*, Saint-Denis, Pecia, 2006 (PECIA, RESSOURCES EN MEDIEVISTIQUE, vol. 8-11, année 2005). La recension détaillée, par Hérold Pettiau, de l'ensemble du volume paraît ici-même, p. 893-904 [NDLR].

(3) *Revue Mabillon*, 1999, p. 67-88, commenté dans notre article I, *op. cit.*, p. 579.

(4) Anne WAGNER, « Les collections de reliques à Verdun : essai d'organisation d'un espace urbain au XI^e siècle », dans *Pecia*, *op. cit.*, p. 497-523, à la p. 505.

historiques⁽⁵⁾. La personnalité de Richard de Saint-Vanne († 1046), déjà si bien circonscrite par Dom Hubert Dauphin⁽⁶⁾, est à l'avant-scène. On voit l'abbé à Saint-Vanne prendre grand soin des corps des saints évêques de Verdun enterrés à l'abbaye et entreprendre des travaux pour leur assurer une digne sépulture. Il fait exécuter des orfèvreries pour les reliques de saint Vanne et l'on se souviendra de l'article de Franz Rönig sur la châsse exécutée par l'orfèvre Godefroid⁽⁷⁾. C'est en présence du pape Eugène III pour la consécration de la cathédrale de Verdun en 1147 qu'a lieu la translation des reliques de saint Vanne dans une nouvelle châsse. À Saint-Vanne de Verdun, selon la chronique d'Hugues de Flavigny (XI^e siècle), la partie antérieure du chœur de l'église est occupée par trois autels avec châsses et l'autel de saint Pierre est implanté au fond de l'abside.

Anne Wagner utilise le terme de reliques « de proximité » pour désigner des reliques qui renforcent les liens entre établissements d'une même région « mais qui aussi d'une façon plus pragmatique sont aisément accessibles et permettent d'enrichir le capital de sainteté d'un lieu ». Elle constate ainsi des apports de reliques à Saint-Vanne de Verdun provenant de Saint-Mihiel, de Saint-Vincent de Metz, de Gorze, de Toul, de Moyenmoutier, de Nivelles, de Saint-Denis, de Salonnnes, de Tours, d'Auxerre, de Dijon, d'Agaune, de Lobbes, du Perthois, et de Châlons-sur-Marne.

L'autre contribution retenue de *Pecia*, celle de Lucile Trân-Duc, nous introduit déjà sur le terrain de la politique des reliques⁽⁸⁾. L'affirmation du pouvoir royal, plus tard seigneurial, se détecte dans une avidité pour les reliques, même si le peuple ou le clergé – les évêques – sont à la base de nombreuses translations. Le pouvoir temporel aspire à la possession et au contrôle des reliques; il instrumentalise le culte des saints, enjeu de pouvoir, donc de prestige et de gloire. Les reliques servent à la construction politique des principautés territoriales et à leur formation identitaire : elles s'affirment en Bretagne, en Flandre, en Normandie, en Hollande, en Aquitaine... En Normandie le comte Rollon (911-933) converti organise le retour des reliques de saint Ouen, évêque de Rouen, dans la capitale normande. En 989 Richard I^{er} fait procéder à l'élévation du corps de saint Ouen enveloppé « dans un manteau de grand prix » et couvert d'un linceul immaculé; son cercueil avec les chaînes de fer dont il se mortifiait de son vivant fut placé dans une nouvelle châsse⁽⁹⁾. Le rassemblement par Guillaume le Bâtard en 1047 des

(5) Notamment d'après les *Chroniques générales de l'Ordre de S. Benoist*, composées en espagnol par le R. P. Dom Antoine DE YEPES et traduites en français par le R. P. Dom Martin RETHÉLOIS, Toul, 7 vol., 1646-1684 ; Dom Pierre LE COURT, *Histoire de l'abbaye de Saint-Vanne* (1744), ms. Verdun BM 431 ; N. ROUSSEL, *Histoire ecclésiastique et civile de Verdun*, 1745, 2^e éd., Bar-le-Duc, 1863-1864.

(6) Hubert DAUPHIN, *Le bienheureux Richard, abbé de Saint-Vanne († 1046)*, Louvain-Paris, 1946.

(7) Franz RÖNIG, « Godefridus von Huy in Verdun », dans *Aachener Kunstblätter*, t. 32, 1966, p. 87-90.

(8) Lucile TRÂN-DUC, « Les princes normands et les reliques (X^e-XI^e siècles) », dans *Pecia, op. cit.*, p. 525-561.

(9) Jacques LE MAHO, « Les lieux de pèlerinage rouennais au temps des ducs (X^e-XII^e siècles) », dans Catherine VINCENT, ed., *Identités pèlerines. Actes du Colloque de Rouen (2002)*, Mont-Saint-Aignan, Publications de l'Université de Rouen, 2004, p. 45-66.

principales reliques normandes à Caen, outre un éventuel concile de paix, a vraisemblablement une dimension géopolitique, un déplacement vers l'ouest de la nouvelle principauté, avec Caen comme nouveau « centre de pouvoir en gestation ». Dans la province ecclésiastique de Rouen l'hémorragie de reliques au X^e siècle, généralement expliquée par une fuite devant le péril scandinave si bien décrit par Lucien Musset, est réclamée soit comme vols de reliques soit comme voyages planifiés par les religieux avec des reliques vers leurs dépendances septentrionales. Les listes de reliques des abbayes de Caen ne comportent aucun saint normand ou anglais, ce qui explique la pénurie de saints locaux.

Très neuve est la perspective de l'impact des reliques dans le débat sur l'ethnogenèse du peuple normand : legs nordique chez les Normands ou acculturation des scandinaves ? Les premiers comtes et ducs utilisent les reliques et toutes les traditions pré-normandes, avec au premier rang le culte de saint Ouen. « Les reliques de saint Ouen seraient sollicitées pour favoriser la fusion des populations franques et scandinaves » (Lucile Tràn-Duc). Par ce biais les nouveaux maîtres du comté de Rouen s'allient Eglise et population et l'identité normande est en construction : les reliques participeraient au processus de formation du peuple normand par le recours à des saints vénérés avant l'invasion scandinave. Au Québec, à une autre époque, les XVII^e et XVIII^e siècles, on constate un phénomène un peu semblable d'acculturation par les reliques et les translations de reliques réaffirment la solidarité catholique de la colonie devant les menaces iroquoises ou britanniques⁽¹⁰⁾.

Derrière les reliques se cachent les hommes qui les font circuler et dont on a quelquefois la chance de découvrir la dévotion extraordinaire sinon l'intérêt personnel. Les reliques tissent une toile de relations sociales sur l'Europe ; elles peuvent renforcer les liens familiaux ou politiques comme les cadeaux entretiennent l'amitié. Elles prennent ainsi leur place au sein des structures familiales féodales. Elles répondent aux besoins d'identité d'une communauté et lui assurent protection et sécurité. A travers ces principaux témoins l'étude au cas par cas du culte des saints contribue à préciser ces relations entretenues entre les établissements, par les individus et les voyages ou les pèlerinages accomplis. Le dénombrement des reliques permet un éclairage local et la découverte des spécificités du terroir étudié, c'est-à-dire l'expression du culte des saints dans une région déterminée (diocèse, royaume, comté...). Cette expression est multiforme et l'art y occupe une place de choix. La découverte d'une œuvre artistique de valeur, inédite, ravit vite la première place. Mais, le plus neuf de la recherche – insistons-y à nouveau – ce sont les échanges, les contacts mentionnés dans les sources historiques et corroborés par les reliques retrouvées et les reliquaires conservés⁽¹¹⁾. A cet égard les

(10) Dominique DESLANDRES, « Des reliques comme vecteurs d'acculturation au XVII^e siècle », dans Norman RAVITCH, ed., *Proceedings [of the] Western Society for French History*, t. 20, 1993, p. 93-108.

(11) A mettre plus largement encore dans le cadre de cette « horizontal (and vertical) mobility » ; cfr Hedwig RÖCKELEIN, « Miracles and Horizontal Mobility in the Early Middle Ages : some Methodological Reflections », dans Joyce HILL et Mary SWAN, eds, *The Community, the Family, and the Saint : Patterns of Power in Early Medieval Europe. Selected Proceedings of the International Medieval Congress, University of Leeds, 4-7 July 1994, 10-13 July 1995*, Turnhout, 1998, p. 181-197.

confraternités se sont avérées des pistes très utiles. Les dédicaces d'autels apportent aussi de précieuses informations mais une titulature ne suppose pas forcément un dépôt de reliques et l'église ou l'autel ne prend pas toujours le nom du ou des saints dont elle possède des reliques.

L'importance des liens familiaux est aussi à bien explorer dans la diffusion des reliques. Hedwig Röckelein les décortique avec soin chez les Carolingiens, les Robertiens, les Liudolfides, les Rodolphides et les Ottoniens, ce qui lui permet d'expliquer cadeaux et transferts de reliques. Déjà « l'épiscopat de Grégoire [de Tours] coïncide avec l'introduction en Touraine de reliques provenant des régions où il avait ses attaches familiales : Julien de Brioude, Illidius de Clermont, Nizier de Lyon, Bénigne de Dijon »⁽¹²⁾.

Tout ceci s'inscrit largement dans cette anthropologie médiévale chère à Jacques Le Goff et Jean-Claude Schmitt.

Les manuscrits ont aussi voyagé avec les reliques. La présence d'un fonds de manuscrits italiens (V^e-VII^e siècles) dans la bibliothèque de Fleury pourrait plaider pour le fameux voyage des moines fleurisiens en Italie au Mont-Cassin⁽¹³⁾. Les anglo-saxons Wilfrid d'York († 709) et Benoît Biscop († 690) ont multiplié les voyages à Rome pour ramener reliques, livres et objets d'art. Des missionnaires comme Boniface († 754) ou Willibrord († 739) ont désiré avoir près d'eux des objets utilitaires pour le culte qui sont devenus des reliques représentatives. À Maaseik, la *casula* d'Aldeneik, étonnant *patchwork* de broderies anglo-saxonnes arrivé sur le Continent, démontre des relations avec l'Angleterre au Haut Moyen Âge⁽¹⁴⁾.

Comme d'autres biens, les reliques passent aussi dans les héritages : témoins le voyage de reliques d'Oswald de Northumbrie à Weingarten⁽¹⁵⁾, ou la main de saint Étienne à Zwiefalten⁽¹⁶⁾. On est parfois surpris des traces

(12) Nancy GAUTHIER, « Reliques et titulatures d'églises : une indication pour les échanges », dans Hans-Jürgen HÄSSLER et Claude LORREN, eds, *Beiträge vom 39. Sachsensymposium in Caen, Normandie, 12. bis 16. September 1988*, Hildesheim, 1993 (Studien zur Sachsenforschung, t. VIII), p. 49-53, à la p. 50 qui se base sur Luce PIÉTRI, *La ville de Tours du IV^e au VI^e siècle*, Rome, 1983, p. 498-500.

(13) D'après le remarquable numéro collectif des *Studia monastica*, Montserrat, t. XXI, 1979, paru pour le 1500^e anniversaire de la naissance de saint Benoît, qui détaille les études pluridisciplinaires menées de 1952 à 1972 sur les reliques de saint Benoît et de sainte Scholastique.

(14) Les recherches de Milred Budny et d'Alain Dierkens, cfr notre article « Textiles du Moyen Âge », dans *Le Moyen Âge*, t. 96, 1990, p. 137-146, à la p. 145.

(15) On rappellera l'étude de Nicolas HUYGHEBAERT, « Les deux translations du roi saint Oswald à Bergues-Saint-Winnoc », dans *Revue Bénédictine*, t. 86, 1976, p. 83-93. L'abbaye de Weingarten en Bavière fut dotée en 1094 de reliques du saint roi par la comtesse de Flandre Judith, belle fille de Baudouin IV de Flandre et femme du duc de Bavière après avoir été celle d'un comte de Northumbrie. Elle les détenait de Baudouin qui les avait reçues de l'empereur Henri III, cfr. *900 Jahre Heilig-Blut-Verehrung in Weingarten 1094-1994*, Sigmaringen, 1994. Le buste-reliquaire du trésor d'Hildesheim est sans doute l'une des belles pièces d'orfèvrerie du culte d'Oswald (cuivre doré et argenté, Goslar (?), vers 1185, H. 47,5 cm, Trésor d'Hildesheim, cfr. le catalogue Michael BRANDT, ed., *Kirchenkunst des Mittelalters*, Hildesheim, 1989, p. 135-160, commenté dans notre article I, p. 582).

(16) Edina BOZÓKY, « Le Trésor de reliques de l'abbaye de Zwiefalten », dans *Les échanges culturels au Moyen Âge. XXXII^e Congrès de la Société des Historiens Médiévistes de l'Enseignement Supérieur Public à l'Université du Littoral Côte d'Opale (2001)*, Paris, 2002, p. 117-133, commenté dans notre article II, *op. cit.*, p. 1044.

laissées : la présence à la collégiale Saint-Mexmes de Chinon de reliques de saint Mansuy serait une trace du saccage que fit à Toul en 1032 ou 1036 le comte de Champagne Eudes II endommageant la collégiale suburbaine de Saint-Mansuy⁽¹⁷⁾.

Même dans une affaire d'imposture politique les reliques interviennent : le sacré est intégré à la sphère laïque. En 1225 l'aventure d'un imposteur se faisant passer pour le comte de Flandre et de Hainaut, premier empereur latin de Constantinople, soi-disant de retour de croisade, mit en péril le gouvernement en place de Jeanne de Flandre⁽¹⁸⁾. L'abbaye Saint-Jean de Valenciennes garda comme reliques des poils de la barbe du faux Baudouin lorsqu'il fut lavé, tondu, rasé et paré comme un comte à son retour. Les habitants de Binche burent même l'eau du bain qu'il avait pris⁽¹⁹⁾ : curieux vinage de ce bain rituel symbolisant le passage de Baudouin de son état d'ermite à la civilisation.

La Maison-Dieu

La spatialisation du sacré induit une forme de discours sur l'Église et sur la société chrétienne à l'âge roman.

Avec Cluny et ses constructions fastueuses, avec la superbe miniature de la consécration de Cluny III si souvent reproduite (Paris, BN Latin 17716, f° 91^r), il est tout naturel que Dominique Iogna-Prat, grand spécialiste de Cluny, se soit intéressé à la spatialisation du sacré⁽²⁰⁾. Bien plus largement sa problématique concerne l'histoire de l'art : quel discours les clercs en Occident latin ont-ils tenu sur le bâtiment ecclésiastique entre 800 et 1200 ? Dès 800 on enregistre « une entreprise globale de construction de la société » dans l'Empire chrétien de Charlemagne, « un ensemble hiérarchisé de places et de fonctions complémentaires ». L'élaboration en Occident d'une doctrine du lieu de culte conduit à une visibilité terrestre de l'Église à travers la constitution de lieux spécifiques, les églises, et... la cathédrale par-dessus tout. Le phénomène de la « monumentalisation » de l'Église-communauté et de sa « pétrification » en église-bâtiment est étudié d'abord depuis les premières images connues sur mosaïques vers 400, ensuite de l'évêque porteur de la maquette de son église à Ravenne (V^e-VI^e siècles), pour en arriver au premier tournant de l'époque carolingienne. Le symbolisme architectural prend alors des allures sacramentelles sous la forme d'une hiérarchie ecclésiastique et le rapprochement contenu/contenant (métonymie) s'accomplit parfaitement dans une miniature du célèbre sacramentaire de Drogon vers 855 (Paris, BNF Latin 9428, f° 87^v, début de la collecte de la messe de saint Paul), choisie

(17) Michel BUR, « Léon IX et la France », dans Georges BISCHOFF et Benoît-Michel TOCK, eds, *Léon IX et son temps. Actes du colloque international organisé par l'Institut d'Histoire Médiévale de l'Université Marc Bloch, Strasbourg-Eguisheim, 20-22 juin 2002*, Turnhout, 2006, p. 233-257, à la p. 242.

(18) Gilles LECUPPRE, *L'imposture politique au Moyen Âge*, Paris, 2005.

(19) Selon la chronique rimée de Philippe Mousket, ed. Frédéric baron de REIFFENBERG, Bruxelles, 1878, p. 477, aimablement signalée par Claire Dethier.

(20) Dominique IOGNA-PRAT, *La Maison-Dieu. Une histoire monumentale de l'Église au Moyen Âge (v. 800-v. 1200)*, Paris, 2006.

pour illustration de couverture. L'initiale *D* de *Deus* abrite une église qui contient elle-même une représentation de la communauté ecclésiastique : le prêtre, debout derrière l'autel sur lequel est posé un calice et sous un ciborium, célèbre la messe face aux fidèles réunis dans la nef. Éric Palazzo a remarquablement étudié les illustrations du rite de la dédicace (X^e-XII^e siècle) et sa « mise en cadre architecturée »⁽²¹⁾. Dominique Iogna-Prat note l'apparition du type iconographique de la *Mater ecclesia* dans la seconde moitié du XI^e siècle, c'est-à-dire comme une véritable personne apte à signifier l'Église.

C'est précisément au XI^e siècle que les documents conservés insèrent la Lotharingie dans tout ce programme. En 1040 la consécration de l'église abbatiale de Stavelot, magistralement orchestrée par l'abbé Poppon en présence de la cour royale, est un des événements majeurs de l'histoire de l'abbaye ardennaise. D'autre part, deux ans après, la découverte du lieu primitif de sépulture de saint Remacle est un moment de renouveau du culte du saint patron fondateur. Une relation en fut faite, la *Dedicatio Stabulensis*, sans doute par un moine de Stavelot, témoin oculaire, qui écrit après 1048⁽²²⁾. Le récit, qui appartient à un corpus assez restreint de dédicaces d'églises autour de l'an mil, est l'un des premiers témoins chronologiques d'un type historiographique nouveau, le *De constructione-de consecratione ecclesiae*, genre de panégyrique de monument, dont l'exemple le plus achevé sera le célèbre « Écrit sur la consécration de l'église de Saint-Denis » de l'abbé Suger (1081-1151). Aux simples notices assez sèches de dédicaces, dont les exemples dans l'Empire sont nombreux, succède une vraie « célébration monumentale monastique » : les réformateurs monastiques contribuent à une exceptionnelle floraison monumentale. Poppon suit l'exemple de son maître Richard de Saint-Vanne qui, dans l'au-delà, à en croire Pierre Damien, continuait pour sa peine à élever de vaines constructions de pierre. Toutefois peu de détails techniques sont apportés sur la construction elle-même. L'intérêt du récit est ailleurs. Sa signification profonde réside dans la célébration du lieu de culte comme « une manière de reliquaire résumant toute la géographie de la chrétienté ». Michel Lauwers⁽²³⁾, quant à lui, y découvrit la première attestation dans la pratique du rite de consécration du cimetière qui figure dans les pontificaux : un espace clos de murs destiné à la sépulture de « défunts orthodoxes ». Le rituel consiste en bénédictions et en aspersion tout au long d'un circuit de procession effectué en compagnie des corps saints.

Avec l'abbatiale de Stavelot la spatialisation du sacré induit une forme de discours sur l'Église et sur la société chrétienne à l'âge roman. Pour la France un contre-discours d'hérétiques est relevé par Dominique Iogna-Prat dans

(21) Éric PALAZZO, *L'évêque et son image. L'illustration du pontifical au Moyen Âge*, Turnhout, 1999.

(22) Pour toutes références sur ce qui suit, cfr Philippe GEORGE, « Les reliques de Stavelot et de Malmedy à l'honneur vers 1040. *Dedicatio et Inventio Stabulensis* », dans *Revue d'Histoire Ecclésiastique*, t. 99, 2004, p. 347-370.

(23) Michel LAUWERS, *Naissance du cimetière. Lieux sacrés et terre des morts dans l'Occident médiéval*, Paris, 2005, p. 149.

différentes sources. En pays mosan nous avons détecté « des frémissements d'hérésie » dans la *Vita Domitiani*, *Vie* de l'évêque Domitien de Tongres-Maastricht enseveli à Huy, rédigée vers 1066 : Domitien y est présenté comme un évêque modèle en lutte contre l'hérésie, constructeur d'églises et archétype de sainteté dans une Église à l'ordonnance parfaite. En 1066 la grande cérémonie de la consécration de la nouvelle collégiale de Huy par l'évêque de Liège Théoduin se déroule en présence de Libert de Cambrai, le prédécesseur de Gérard de Cambrai ; ce dernier, présent à Stavelot en 1040, fut un prélat en lutte contre les hérétiques d'Arras en 1025... et de rêver, avec l'imagination scientifique dont est capable l'historien, qu'outre une lecture publique déjà supposée de la *Vita Domitiani* lors de cette importante cérémonie, un discours clérical sur l'église-monument de Huy ait pu pareillement exister. Cette nouvelle perspective, conjecturale il est vrai, amène un autre éclairage sur cet événement phare du XI^e siècle mosan, tant du point de vue architectural avec la nouvelle collégiale ottonienne que du point de vue économique, charte de Huy (1066) oblige.

Le culte de saint Remacle eut sans doute un impact sur celui de son réputé disciple, saint Hadelin, dans la collégiale de Celles. Au début du XI^e siècle, la *Vita Hadelini* évoque les rapports d'Hadelin et de son maître Remacle. La *Vita* pourrait avoir été rédigée en vue de l'élévation des reliques du saint par Wazon en 1046 dans la nouvelle châsse et dans la nouvelle église édifiée.

À l'abbatiale de Stavelot l'environnement cultuel du saint patron est soigné : les autels de la nouvelle construction ne sont pas dédiés au hasard. Outre le maître-autel dédié en 1040, on peut supposer dans l'abbatiale de Poppon l'existence de six autels, trois de part et d'autre de celui-ci, dont le nombre, la fondation et les titres semblent relever d'un programme liturgique précis, déjà suggéré par Luc-Francis Genicot : au maître-autel, Pierre, Paul et Remacle, c'est-à-dire le patronyme originel, doublé du nom du saint héros local. À gauche Martin, l'archétype des confesseurs, et Benoît, le père du monachisme, André dont le culte est attesté aux X^e- XI^e siècle dans l'Empire. À droite, Étienne qui remplace peut-être un autre titre originel et Éloi, l'évêque dont les liens avec Remacle sont connus, enfin Catherine, la vierge. Dans la crypte, l'autel central est consacré en 1046 à la Vierge ; lui répondaient de part et d'autre l'autel d'un martyr et, au-delà, celui d'une vierge martyre ; un autel oriental est dédié à saint Lambert, patron du diocèse de Liège, de quoi bien marquer ici l'appartenance au diocèse. Leur date de consécration nous renforce dans l'hypothèse de la poursuite d'aménagements à l'abbatiale postérieurs à la dédicace de 1040. Enfin la construction d'une dalle de marbres différents commémore la découverte de reliques. Un siècle plus tard l'abbé Wibald sublime la décoration de l'édifice, notamment par le célèbre retable : l'autel majeur originel aurait été pourvu en son dos du grand retable (2,75 x 2,78 m.) donnant accès par un portail majestueux à la châsse de Remacle et de face, de manière à être vu depuis la nef, du retable dit de la Pentecôte aujourd'hui au Musée National du Moyen Âge à Paris⁽²⁴⁾.

(24) Le retable est très bien intégré dans le contexte général de l'époque par Jean-Pierre CAILLET, « De l'*antependium* au retable : la contribution des orfèvres et émailleurs d'Occident », dans *Cahiers de Civilisation Médiévale*, t. 49, 2006, p. 3-20, aux 9-12.

Le 2 octobre 1049 le pape Léon IX présida les cérémonies de dédicace de Saint-Remi de Reims, très bien documentées⁽²⁵⁾. La translation et l'installation dans sa nouvelle demeure romane du corps de saint Remi, apôtre des Francs, se déroulèrent en trois phases sur deux jours. D'abord le pape accueillit les reliques de saint Corneille apportées par les moines de Saint-Corneille de Compiègne fuyant des violences faites à leur église. Ensuite s'organisa une procession de la châsse de saint Remi dans l'église, puis un circuit incluant l'espace de la cité autour des murailles de la ville ; enfin la dédicace avec un triple circuit des croix et reliques des saints autour de l'édifice. La châsse de saint Remi fut placée sur l'autel majeur et y resta pendant la durée du synode consécutif, dans une « mise en scène spatialisée du saint, du pape et de l'Eglise ». Le 3 octobre 1050 Léon IX procéda à la dédicace de la cathédrale de Besançon avec l'apport d'une relique d'un bras de saint Etienne.

On pourrait écrire que la pierre est à Dieu ce que la relique est au saint, un objet de dévotion, tangible et emblématique indispensable à l'homme dans son désir irréprensible de concret. La Réforme grégorienne a pour objectif de construire une société chrétienne et d'organiser un espace chrétien. Encore faut-il « architecturer l'ensemble de la Création » (Hugues de Saint-Victor) et faire « sauter le verrou jadis posé par Augustin, permettant ainsi de dépasser la notion de « sans lieu » ou « hors lieu » (*illocalis*) attachée à Dieu et au divin ». Vers 1050-1200 les liturgistes-canonistes définissent les sacrements et les lieux de culte, mais il faut attendre le XVI^e siècle pour disposer du premier traité consacré au lieu de culte pour lui-même.

Le Pontifical romano-germanique composé à Mayence vers 960 et repris dans son ensemble par le pontifical romain du Moyen Âge pour s'imposer à l'Église latine au cours du XI^e siècle, compile les rituels à destination des évêques et leur prescrit le dépôt et l'inventaire de reliques dans l'autel à sa consécration⁽²⁶⁾. Une identification des reliques doit être jointe et la formule de dédicace habituelle *que reliquie inibi continentur* précède l'énumération des noms des saints. Dans son pontifical, l'évêque de Mende Guillaume Durand, à la fin du XIII^e siècle, précise que l'évêque préparera la veille les reliques et les déposera dans l'autel avec un petit parchemin écrit posément (lettre de forme), rappelant les circonstances et identifiant surtout les reliques (*Ponat etiam ibi carticulam de corio, scriptam de grossa littera, continentem cujusmodi reliquie sunt ibi incluse ...*)⁽²⁷⁾. Précédé des reliques, en grande

(25) Léon IX procède à une trentaine de consécrations, essentiellement en Lotharingie, cfr D. IOGNA-PRAT, « Léon IX, pape consécrateur », dans *Léon IX et son temps, op. cit.*, p. 355-383. Une très belle carte est jointe, extraite de Michel PARISSÉ, *Atlas de la France de l'an mil*, Paris, 1994, p. 51. La consécration papale établit un lien particulier entre Rome et l'Église locale et des parallélismes sont remarquablement établis par Dominique Iogna-Prat entre les pérégrinations du pape et la liturgie stationnaire romaine et la « chevauchée du roi » qui lui permet de prendre physiquement la mesure de son royaume.

(26) D. IOGNA-PRAT, « Aux fondements de l'Église : naissance et développement du rituel de pose de la première pierre dans l'Occident latin (v. 960- v. 1300) », dans *Retour aux sources. Mélanges Michel Parisse*, Paris, 2004, p. 635-643.

(27) Michel ANDRIEU, *Le pontifical romain au Moyen Âge*, 3 tomes, Rome, 1940, t. III : *Le pontifical de Guillaume Durand*.

pompe, le pontife fera le tour de l'église à l'extérieur avec arrêt aux portes et sermons au peuple pour l'informer sur les privilèges et sur la dot de l'église. La spatialisation sacrée est en place.

Une prière aux saints dont les reliques sont conservées est incluse dans l'ordinaire de la messe romaine; quand le prêtre monte à l'autel, il récite la formule *Oramus te per merita sanctorum, quorum reliquiae hic sunt*. De même sont prescrites des stations devant les reliques que ce soit à l'intérieur de l'église, comme à Saint-Riquier, ou à l'extérieur, comme à Stavelot; ces liturgies ambulatoires font grand cas des reliques, promenées à travers la ville et dont la cathédrale est le point de départ et d'aboutissement des cortèges, comme le décrit bien le « Cérémonial » de René Lahoreau à Angers à la fin du XVII^e siècle⁽²⁸⁾.

L'autel nous permet une digression archéologique. La table portée par de légers supports évolue vers un autel-cippe ou autel-reliquaire par l'adjonction de blocs sculptés récupérés, aux VI^e ou VII^e siècles, d'anciens autels païens avec des chrismes ajoutés, et surtout une cavité servant maintenant pour les reliques, comme l'atteste par exemple l'inscription (fin VI^e siècle ?) *Hic habit reliquias [...]* de l'autel-cippe de Saint-Marcel-de-Carereit (Gard)⁽²⁹⁾.

On a conservé des pierres d'autel en forme de lipsanothèques (du grec *leipsana*, au pluriel, les restes d'un mort, et *thèkè*, la boîte). Des blocs sont creusés de logettes destinées à recevoir les reliques qui sont disposées parfois en forme de croix, réutilisées dans les divers remaniements de l'autel, comme celle en pierre calcaire de l'église abbatiale d'Arles-sur-Tech (Pyrénées-Orientales) difficile à dater (du VIII^e au XI^e siècle)⁽³⁰⁾ ou plus impressionnante encore par ses dimensions la dalle-reliquaire de Saint-Germain d'Auxerre (V^e ou VI^e siècle ? 65 x 115 cm à l'origine). Cette magnifique dalle-reliquaire fut retrouvée dans le maître-autel en 1630 lors des premiers travaux des bénédictins de Saint-Maur, taillée en forme de chrisme (V^e siècle ?), et montre quatre cavités aujourd'hui vides ; elle servait de lipsanothèque réutilisée successivement. Serait-elle une base d'autel-cippe fait d'un bloc de pierre sur lequel on posait une table ? Des exemples existent en Afrique du Nord⁽³¹⁾. Jean Hubert rapporte cette dalle à la basilique que Clotilde († 545) fit construire à Auxerre sur le tombeau de saint Germain⁽³²⁾.

Le Roussillon et la Catalogne conservent quelques beaux reliquaires d'autels, en stuc (Sainte-Eulalie de Taulis, Sainte-Eugénie d'Ortofa, Saint-

(28) Jean-Michel MATZ, « Le Trésor de la Cathédrale d'Angers », dans ID. et François COMTE, eds, *Diocèse d'Angers*. Turnhout, 2007 (*Fasti ecclesiae Gallicanae. Répertoire prosopographique des évêques, dignitaires et chanoines de France de 1200 à 1500*, t. VII), p. 17-47.

(29) Jean HUBERT, « Introibo ad altare », dans *Revue de l'Art*, n° 24, 1974, p. 9-21.

(30) Sur l'abbaye d'Arles-sur-Tech, le remarquable catalogue de l'exposition *Le stuc. Visage oublié de l'art médiéval*, Poitiers, 2004, p. 198-200.

(31) Yvette DUVAL, *Loca sanctorum Africae. Le culte des martyrs en Afrique du IV^e au VII^e siècle*, Rome, 1982.

(32) Christian SAPIN, ed., *Archéologie & architecture d'un site monastique (V^e-XX^e siècles). 10 ans de recherche à l'abbaye Saint-Germain d'Auxerre*, Auxerre, 2000, commenté dans notre Article 1, p. 584.

Saturnin de Montauriol d'Avall), en buis (Sainte-Eugénie de Souanais en haut Conflent), ou en albâtre (Val d'Aran au Musée Marès à Barcelone)⁽³³⁾. Celui en stuc de Saint-Michel de Vivers en Vallespir est le plus remarquable avec des rinceaux de palmettes et des rosaces. Ils ne portent pas d'identification des reliques, qui par ailleurs ont été perdues, mais des signatures de participants à la dédicace. Le nom le plus célèbre gravé sur une table d'autel pour cette cérémonie est celui de l'abbé Oliba (1008-1046) sur la table de 974 réutilisée à Saint-Michel de Cuxa. Plus tardif, en tuffeau de Maastricht, le petit sépulcre à reliques roman retrouvé en 1875 dans le maître-autel de l'église d'Emael, les nombreux gobelets en verre des XV^e-XVI^e siècles retrouvés dans la maçonnerie d'autels d'églises du pays mosan⁽³⁴⁾, ou le reliquaire en forme de tasse en étain de l'église de Waha près de Marche-en-Famenne dont la belle pierre de dédicace conservée sur place date de 1050. Des lipsanothèques creusées dans une base d'autel se rencontrent aussi à Ravenne. Les trois reliquaires d'autels du Musée épiscopal de Vic en Catalogne (vers l'an mil, 6-7 cm) sont des verres moulés de Cordoue, verres à liquides réutilisés liturgiquement pour contenir des reliques, deux encore scellés⁽³⁵⁾.

À Martigné-Briand (Maine-et-Loire) les Bénédictines de la Barre ont préservé deux reliquaires de Robert d'Arbrissel (†1117), fondateur de l'ordre de Fontevraud, l'un en cuivre argenté de son cœur (1646) et l'autre en plomb (1622) découvert dans le maître-autel de l'abbatiale de Fontevraud au XIX^e siècle avec l'inscription gravée en petites capitales : « En ceste capse sont les os et cendres du digne corps du vénéra(ble) Père Robert dabrisselle instituteur et fondateur de l'ordre de Fontevrault selon qu'on les trouva en son tombeau quand il fut levé et érigé en ce lieu pour faire le grand autel par le commandement et bon soing de digne abesse et chef du dict ordre Madame Louyse de Bourbon le 5 octobre 1622 », ainsi que le tau abbatial (cristal de roche, cuivre doré et bois)⁽³⁶⁾. Mort en 1117 au prieuré fontevriste d'Orsan (diocèse de Bourges), Robert avait exprimé « le désir de voir son corps reporté à Fontevraud [...] pour sceller sur son corps l'unité de la congrégation [...] entre hommes et femmes » et l'entente cordiale⁽³⁷⁾. Mais loin d'être enterré dans la boue du cimetière avec l'humilité souhaitée par Robert, le corps fut placé dans le chœur sévèrement réservé aux moniales, soustrait aux frères et à toute piété populaire. Cette manœuvre subtile de

(33) Pierre PONSICH, dans *Bulletin de la Société des Fouilles archéologiques de l'Yonne*, n° 4, 1987, p. 1-8 suivi d'une étude sur la « dalle-reliquaire » d'Auxerre par G. Demaux et J. Roumailhac (p. 9-15), aimablement transmis par Chantal Palluet.

(34) Inventaire fait par Elsa et Albert BARENTSEN, *L'église romane de Vieuxville*, Bruxelles, 1977, p. 27.

(35) Jaume BARRACHINA, dans le *Guide des collections*, Vic, 2007, p. 250-252.

(36) Guy MASSIN LE GOFF et Etienne VACQUET, « La quête des objets fontevristes », dans 303. *La Revue des pays de la Loire*, n° 67, 2000, p. 153-157 et Danielle GABORIT-CHOPIN, dans le Catalogue de l'exposition *La France romane*, Paris, Louvre, 2005, p. 130.

(37) Jacques DALARUN, « La mort des saints fondateurs de Martin à François », dans les Actes du colloque *Les fonctions des saints dans le monde occidental, III^e-XIII^e siècles (Rome, 27-29 octobre 1988)*, Rome, 1991, p. 203 et ID., ed., *Robert d'Arbrissel et la vie religieuse dans l'Ouest de la France. Actes du Colloque de Fontevraud, 13 – 16 décembre 2001*, Turnhout, 2004.

l'abbesse alla à l'encontre du sens spirituel et politique voulu par le fondateur de l'ordre double et institutionnalisa sur ses reliques une congrégation de nobles dames flanquées de leurs serviteurs et de leurs prêtres. Son cœur fut séparé du corps et resta à Orsan.

La sainteté épiscopale locale est exploitée à travers les reliques. Les exemples de Liège, d'Angers ou de Verdun sont significatifs. A Angers, comme ailleurs, à travers l'hagiographie et le culte des saints s'érige un modèle de sainteté épiscopale enracinée dans la tradition locale et orchestrée dans la cathédrale, conservatoire privilégié et lieu de vénération des corps des saints évêques. Au XV^e siècle, le chapitre cathédral redouble ses efforts pour la cause de canonisation de l'évêque Jean-Michel († 1447)⁽³⁸⁾. A Verdun Saint-Vanne recèle des corps entiers d'évêques dans des châsses.

Le diocèse de Cambrai importe peu de reliques de saints étrangers et favorise les cultes locaux en particulier les saints évêques. « C'était, pour leurs lointains successeurs, une manière de célébrer la fonction autant que les hommes et ainsi contribuer au renforcement de leur propre autorité »⁽³⁹⁾. Le sanctoral cambrésien à la fin du IX^e siècle compte les évêques mérovingiens Vaast, Géry et Aubert, l'abbesse de Marchiennes Rictrude, Eusébie abbesse de Hamage, Wasnulphe honoré à Condé-sur-Escaut, Ragenfrède honorée à Denain, Ursmer et Ermin de Lobbes, Aldegonde de Maubeuge, Véron et Waudru de Mons, Amé à Douai, Dodon à Wallers. En 1015 Gérard I^{er} de Cambrai présida la translation des reliques de saint Aubert et le 18 octobre 1030 la consécration de la nouvelle cathédrale. Véritable mise en scène de la sainteté épiscopale, cette cérémonie grandiose dégage tout un symbolisme : on disposa les reliques dans la cathédrale, celles de saint Géry sur le trône épiscopal entouré de celles des autres saints, comme si les saints participaient en personne à la consécration⁽⁴⁰⁾ : « Qui pourrait raconter dignement cette imposante cérémonie ? Quel homme, même le plus éloquent, trouverait des paroles assez grandes pour répondre à la dignité du sujet ? Là, se trouvaient réunis les corps des saints de notre diocèse, le peuple et le clergé ; là, confondaient leurs voix les moines et les chanoines ; là s'étaient rassemblés en foule hommes et femmes venus de la ville et de la campagne. C'est un devoir que nous imposent la piété et l'édification de nos lecteurs de rapporter de quelle manière le seigneur évêque plaça les corps des saints autour de l'autel. Le bienheureux Géry fut considéré comme le pontife suprême et le maître de cette pieuse consécration. L'évêque et l'abbé Richard, tous deux magnifiquement vêtus, le portèrent avec la plus grande dévotion, au milieu des cantiques et des larmes de joie versées par le peuple et le clergé

(38) J.-M. MATZ, « La construction d'une identité : le culte des saints évêques d'Angers au Moyen Âge », dans *Hagiographica*, t. 13, 2006, p. 95-120.

(39) Charles MÉRIAUX, *Gallia irradiata. Saints et sanctuaires dans le nord de la Gaule du Haut Moyen Âge*, Stuttgart, 2006, p. 193.

(40) Henri PLATELLE, « La cathédrale et le diocèse. Un aspect religieux du rapport ville-campagne. L'exemple de Cambrai », dans Alain DIERKENS et Jean-Marie DUVOSQUEL, eds, *Villes et campagnes au Moyen Âge. Mélanges Georges Despy*, Liège, 1991, p. 625-641. En 1025 à Saint-André du Cateau une même mise en scène a lieu pour les reliques de sainte Maxellende et de saint Sarre et en 1064 la dédicace du Saint-Sépulcre à Cambrai (Ch. MÉRIAUX, *Gallia irradiata*, *op. cit.*, p. 204).

à la vue de ce spectacle. Ils le placèrent sur le trône pontifical qu'il avait auparavant occupé. A ses côtés furent déposés les évêques Aubert, Vindicien et Hadulfe, qui avaient été aussi les ministres de cette église ; au milieu d'eux se trouvaient encore le bâton et les reliques de saint Vaast. Tout autour furent déposés chacun selon son rang, les autres saints, les martyrs, les confesseurs et les vierges. C'est dans cet ordre qu'ils furent rangés et quiconque avait le sentiment des choses spirituelles, crut qu'ils participaient de tout leur zèle à cette sainte consécration. Que dirai-je des foires et autres cérémonies solennellement établies ? Il nous est plus facile d'admirer ces choses que de les raconter »⁽⁴¹⁾. La dédicace de Lille en 1065 et celle de Hasnon en 1070 témoignent d'une vraie « politique des reliques » des comtes de Flandre. La puissante abbaye de Saint-Vaast entre en compétition avec l'évêque pour la promotion de ses saints, tout comme Lobbes.

La résidence à Noyon des évêques jusqu'au XII^e siècle priva Tournai du culte de saint évêques mérovingiens⁽⁴²⁾ : le culte de Nicaise, évêque de Reims victime des Vandales au début du V^e siècle, serait attesté à Tournai à l'époque mérovingienne ; Piat, martyr à Seclin (III^e siècle ?), seulement au IX^e siècle ; quant à Eleuthère, évêque du VI^e siècle, pas avant le XII^e siècle. Cela laisse une marge de manœuvre aux grands laïcs pour une politique de reliques et une « appropriation comtale du culte des saints ». On peut avec Charles Mériaux se demander si les évêques de Noyon n'ont pas délibérément évité d'élever à la sainteté des évêques tournaisiens par peur d'autonomie du diocèse de Tournai. En 854 les reliques du pape saint Calixte († 222 ?) sont translatées de Brescia au monastère de Cysoing fondé par le comte Évrard, gendre de Louis le Pieux, et son épouse Gisèle. D'autres acquisitions de reliques s'opèrent dans « le rêve d'une autre Centule » : Saint-Riquier impressionnait. Évrard lui-même sera élevé sur les autels⁽⁴³⁾. Baudouin I^{er} († 879) et Baudouin II († 918) s'occupent des reliques : Donatien, évêque de Reims à Bruges, Walburge à Furnes, Winnoc le Breton venu évangéliser le littoral au VII^e siècle dont les reliques sont transférées à Bergues en 899. Arnoul I^{er} († 965), en collaboration avec Gérard de Brogne, privilégie le Mont-Blandin à Gand, nécropole comtale, et l'enrichit de reliques : les saints de Fontenelle en 944 (Wandrille, Ansbert...), sainte Amelberge de Tamise, reliques des saints Vulmer, Bertulphe et Gudwal...provoquant ainsi

(41) *Gesta episcoporum Cameracensium*, MGH, SS, ed. Ludwig BETHMANN, t. VII, Hanovre, 1846, p. 483-484, trad. Ch. MÉRIAUX, « Sépultures, reliques et mémoire des évêques d'Arras/Cambrai (VI^e-XI^e siècles) », dans Michel MARGUE, avec la coll. d'Hérolf PETTIAU et de Martin UHRMACHER, éds., *Sépulture, mort et représentation du pouvoir au Moyen Âge. Tod, Grabmal und Herrschaftsrepräsentation im Mittelalter. Onzièmes Journées Lotharingiennes (Centre Universitaire de Luxembourg, 26 - 29 septembre 2000)*, Luxembourg, Institut Grand-Ducal, 2006 (Publications de la Section Historique de l'Institut Grand-Ducal de Luxembourg, vol. CXVIII ; = Publications du CLUDEM, 18), p. 133-169, aux p.165-166.

(42) *Contra* Jacques PYCKE, « *Urbs fuerat quondam, quod adhuc vestigia monstrant*. Réflexions sur l'histoire de Tournai pendant le haut Moyen Age (V^e-X^e siècles) », dans *La genèse et les premiers siècles des villes médiévales dans les Pays-Bas méridionaux. Un problème archéologique et historique*, Bruxelles, 1990 (Crédit Communal, Collection Histoire, série in-8°, LXXXIII), p. 211-233.

(43) *Cysoing. Recherches sur une abbaye disparue*, ed. Alain PLATEAUX, Flisnes-les-Râches, 2004, aimablement signalé par Jean-Claude Ghislain.

une concurrence avec l'abbaye de Saint-Bavon⁽⁴⁴⁾. Il en offrit aussi à Saint-Bertin. Agrandissant sa principauté vers le sud Arnoul I^{er} s'empare des corps de saint Valéry de Leuconay et de saint Riquier de Centula apportés à Saint-Bertin en 952 ; Hugues Capet, en lui reprenant le Ponthieu, en permet le retour en 981.

Les dépôts de reliques induisent les titulatures d'églises et les ensembles ecclésiastiques constitués par les évêques peuvent suggérer en pleine ville une reconstitution du Golgotha autour de la Sainte Croix, avec Jean et Marie. L'évêque Notger l'a voulu à Liège autour de l'an mil, ses disciples Haymon à Verdun et Adelbold à Utrecht ; ce dernier serait l'auteur d'un livre sur les louanges de la Croix. Notger de Liège (978-1008) fonda avant 1005 la collégiale Sainte-Croix à Liège. Il semble bien que le prélat ait voulu sommer la colline du Publémont, qui domine Liège, d'une église dédiée à la Sainte Croix entre Saint-Jean, sa collégiale favorite qu'il avait aussi fondée, et Sainte-Marie, sa cathédrale qu'il avait fait reconstruire sur les lieux mêmes du martyr de saint Lambert; il voulait ainsi reproduire symboliquement un calvaire pour sa nouvelle cité de Dieu. Cette urbanisation sacrée est doublée de visées politiques puisque Notger s'érige en même temps en protecteur de la cité, refusant l'installation à cet endroit de tout dangereux compétiteur⁽⁴⁵⁾.

La *virtus* de la relique emplit de son pouvoir bienfaisant toute l'aire du sanctuaire qui la conserve; l'invocation du saint attire son attention envers le pèlerin qui, par l'incubation, c'est-à-dire la station sous les reliques ou à proximité de celles-ci, obtiendra après une ou plusieurs nuits sa guérison⁽⁴⁶⁾.

Rattacher l'histoire de son église au souvenir de sa consécration par le pape est une recherche du prestige pontifical mais aussi d'autonomie du monastère vis-à-vis de l'ordinaire. Léon IX fut un pape consécuteur et distributeur de reliques. Outre les reliques, des objets appartenant au pape (chasuble, calice...) furent sollicités pour attester la dédicace, notamment en plusieurs lieux d'Alsace⁽⁴⁷⁾, objets passant bientôt eux aussi pour des reliques.

La distribution spatiale des reliques dans une église peut refléter la hiérarchie des saints établie selon l'usage liturgique. Mais, à un degré supérieur, l'importance et l'origine des acquisitions, le choix effectué dans leur mise en valeur peuvent indiquer également la place d'une église dans le réseau des sanctuaires à l'échelle d'une région, d'une circonscription ecclésiastique ou d'un pays. En même temps, les initiatives de récupération et de collecte de reliques sont intimement liées à la réforme monastique et ecclésiastique des XI^e-XII^e siècles. Diverses clés de lecture interviennent, favorisées par tout le symbolisme médiéval.

(44) Nous en avons déjà parlé à partir des travaux d'Edina Bozóky et de Nicolas Huyghebaert dans notre Article I, p. 567.

(45) Sur les notions d'urbanisation sacrée, voir Marieke VAN VLIERDEN dans le Catalogue de l'exposition *Utrecht. Een hemel op aarde*, Utrecht, 1988 et Jean-Louis KUPPER, « L'évêque Notger et la fondation de la collégiale Sainte-Croix à Liège », dans *Haut Moyen Age. Culture, éducation et société. Mélanges Pierre Riché*, Paris, 1990, p. 419-426.

(46) Sur l'incubation, voir Pierre-André SIGAL, *L'homme et le miracle dans la France médiévale (XI^e-XII^e siècle)*, Paris, 1985, p. 134 sv.

Une évolution architecturale accompagne la mise en valeur des reliques au sein des édifices. Les reliques vont jouer un rôle moteur dans l'essor architectural. Les églises sont trop petites et mal organisées. Suger stigmatise les désagréments de l'ancienne basilique Saint-Denis : « Bien souvent les jours de fête, remplie à l'excès, [la basilique] rejetait par toutes ses portes le trop-plein des foules qui y accouraient et non seulement elle empêchait les arrivants d'entrer mais forçait ceux qui étaient déjà entrés à sortir sous la pression de leurs devanciers. Il fallait voir, parfois, chose étonnante, la foule entassée opposer une telle résistance à ceux qui s'efforçaient d'entrer pour vénérer et baiser les saintes reliques du Clou et de la Couronne du Seigneur que personne parmi tant de milliers de gens, à cause de la pression exercée sur chacun, ne pouvait plus remuer un pied, que personne, à cause de cette compression, ne pouvait faire autre chose que se tenir [immobile] comme une statue de marbre, demeurer frappé de stupeur ou, dernier recours, vociférer. La détresse des femmes était telle et si intolérable qu'on aurait pu les voir avec horreur, écrasées comme par une presse dans la mêlée d'hommes robustes, présenter une face livide, telle l'image de la mort, pousser des cris terribles comme des parturientes, plusieurs d'entre elles, misérablement blêmes, soulevées par le pieux secours des hommes au-dessus de la tête des gens, avancer ainsi comme sur un pavement, et beaucoup d'entre elles haleter dans le pré des frères, rendant leur dernier soupir au désespoir de tous. En outre les frères qui présentaient les insignes de la Passion du Seigneur aux arrivants, succombaient à leurs agitations et à leurs querelles, et, n'ayant d'autre issue, s'enfuirent bien des fois par les fenêtres avec les reliques »⁽⁴⁸⁾. Le 14 juillet 1140 a lieu la consécration de la nouvelle construction : « ayant réuni une assemblée d'hommes illustres, évêques et abbés, et obtenu la présence du seigneur et sérénissime roi de France Louis [VII(1137-1180)], la veille des ides de juillet [14 juillet], un dimanche, nous organisâmes une procession, belle par les ornements, illustre par les personnes ; bien plus, faisant porter en tête, par les mains même des évêques et des abbés, les insignes de la Passion du Seigneur, à savoir le Clou et la Couronne du Seigneur, le bras du saint vieillard Siméon et les autres saintes reliques de nos patrons, nous descendîmes humblement et dévotement dans ces lieux souterrains préparés pour recevoir les fondations [...] ». Toutes ces reliques mentionnées n'apparaissent pas à Saint-Denis avant la fin du XI^e siècle. Le bras de Siméon était un bras dressé orfèvré avec au milieu de la paume un petit Enfant Jésus que le vieillard Siméon porta dans ses bras. Il aurait été donné à l'abbaye suivant un récit légendaire tardif par Charles le Chauve tandis que le Clou et le fragment de la Couronne sont reliés à Charlemagne et à son voyage mythique à Jérusalem. Ces reliques étaient conservées dans la crypte d'Hilduin du IX^e siècle que Suger s'efforça de respecter. Associées aux reliques des martyrs de Denis et de ses compagnons, les reliques furent évacuées plusieurs fois devant le péril normand (Ferrières, Nogent-sur-Seine, Conceveux, Reims). Le 9 juin 1053, contre les prétentions de Saint-Emmeran

(47) Benoît JOURDAN, « Léon IX et sa postérité », dans *Léon IX et son temps*, *op. cit.*, p. 623-631, aux p. 624-625.

(48) SUGER, *Œuvres*, t. I. *Écrit sur la consécration de Saint-Denis*, ed. Françoise GASPARRI, Paris, 1996, p. 9-11.

de Ratisbonne de posséder les véritables reliques de saint Denis, les reliques furent exposées. C'est l'essor du culte de ces insignes reliques qui draina des foules de plus en plus denses vers la basilique et nécessita sa reconstruction. Et Innocent III recevant de Constantinople du cardinal Pierre de Capoue le corps de saint Denis l'envoya à Saint-Denis « afin qu'à l'avenir, dit la bulle, on ne révoque plus en doute qu'elle ne possède véritablement le Corps de Saint Denys l'Aréopagite »⁽⁴⁹⁾.

De manière générale, « la crypte, structure architecturale voûtée placée principalement sous le chevet ou au contact du celui-ci, est un espace caractérisé par une fonction liturgique (à la différence d'un simple caveau funéraire), jouant un rôle plus ou moins défini dans la conservation et la présentation de corps saints et de reliques. La présence d'un ou plusieurs autels y est plus ou moins affirmée selon sa dimension »⁽⁵⁰⁾. Le phénomène des cryptes a une dimension européenne, avec des spécificités régionales. Christian Sapin dénombre environ 400 cryptes en France pour 15 000 églises. La fonctionnalité de la crypte doit être reconstituée le plus fidèlement possible et sa structure primitive révélée au mieux par l'archéologie, du simple mausolée à la crypte à espaces multiples. Au Sud, on trouvera le maintien d'antiques mausolées comme à Saint-Maximin⁽⁵¹⁾. La crypte de Sainte-Quitterie d'Aire sur l'Adour s'est révélée avoir pour origine un mausolée antique. À côté des chevets développés, on peut aussi noter l'existence de véritables « coffres-forts à reliques » de pierre en relation avec les sanctuaires. En Basse-Lotharingie quelques cultes locaux sont promotionnés à travers des aménagements architecturaux : Sainte-Alène de Forest, Saint-Servais de Maastricht, Sainte-Gudule de Bruxelles, ainsi que Cologne et l'archevêque Brunon⁽⁵²⁾.

L'édifice s'identifie peu à peu à un reliquaire. L'église et les autels sont les lieux normaux de conservation des reliques. Parfois elles sont suspendues au-dessus des autels comme à Laon ou à Stavelot. Le célèbre sacramentaire exécuté pour l'évêque Drogon de Metz (823-855) montre

(49) Charles du FRESNE, Sieur DU CANGE, *Traité historique du Chef de S. Jean Baptiste [...] Il y est aussi parlé par occasion des autres Reliques du mesme Saint [...]*, Paris, 1665, p. 169.

(50) Christian SAPIN, « Les cryptes en France et en Europe, contribution à un état des recherches », dans *Malmedy. Art & Histoire*, t. II, Malmedy, 2008, sous presse. Quelques exemples de renouvellement des études y sont donnés : en Rhône-Alpes, Saint-Jean de Maurienne, Château-Landon ou Meaux (Seine-et-Marne), Saint-Maur de Verdun, Saint-Aignan d'Orléans, la cathédrale de Clermont-Ferrand (ces deux dernières placées toujours comme jalons chronologiques dans l'histoire des déambulatoires), Saint-Seurin de Bordeaux, sans oublier plusieurs cryptes de Bourgogne (Auxerre, Avallon, Vézelay, Dijon, Anzy le Duc, Griselles...) de Champagne (Saints-Geosmes) ou de Franche-Comté (Saint-Lothain, Lons-le-Saunier) fouillées par l'équipe d'Auxerre.

(51) Sur le pourtour méditerranéen la connaissance plus précise des sites de martyrium a renouvelé les références aux fonctions martyriales (André GRABAR, *Martyrium, recherches sur le culte des reliques et l'art chrétien antique*, 3 vol., Paris, 1946).

(52) Anne-Marie HELVÉTIUS, « Hagiographie et architecture en Basse-Lotharingie médiévale », dans Jean SCHROEDER, ed., *Productions et échanges artistiques en Lotharingie médiévale. Actes des 7^{es} Journées Lotharingiennes (Centre Universitaire de Luxembourg, 30-31 octobre 1992)* (Publications de la Section historique de l'Institut Grand-Ducal de Luxembourg, t. CX, 1994 ; = Publications du CLUDEM, VII), p. 27-45.

des *philacteria*, sachets à reliques, suspendus à une poutre transversale à l'entrée de l'abside⁽⁵³⁾. Les Christs des églises contiennent quelquefois des reliques comme à Saint-Laurent de Liège⁽⁵⁴⁾ ou à Ciney en Condroz⁽⁵⁵⁾ ; à Ringelheim les reliques étaient placées dans la tête du « Bernwardkruzifix » (Hildesheim, vers l'an mil). Parfois on emmure des reliques comme à Angers ou à Saint-Clément à Rome, dans des colonnes (Magdebourg, Mont-Cassin) ou dans des chapiteaux (Cathédrale de Magdebourg, Saint-Michel de Cuxa, Saint-Michel d'Hildesheim). Au Mont-Saint-Michel des reliques avaient été placées dans la croix surmontant la tour de l'église tout en haut du Mont, comme à Nantes ou à Reims au IX^e et X^e siècles. « Ce schéma n'en traduit que plus mieux l'idée que les saints, dont les reliques se disposent dans chacune des absidioles du pourtour, constituent la véritable assise du royaume de Dieu » (Jean-Pierre Caillet). L'église est conçue comme un vaste reliquaire monumental. Soit les reliques sont associées à l'autel, soit elles sont exposées dans un lieu spécifique. Des reliques sont également déposées dans les baptistères (Afrique du Nord, Lyon ?) et l'usage d'y placer un autel se maintient jusqu'à l'époque carolingienne⁽⁵⁶⁾.

Dès le milieu du IX^e siècle au moins le reliquaire peut prendre place sur l'autel. La pratique devient courante⁽⁵⁷⁾ pour l'exposition des reliques, d'autant plus qu'il s'agit d'œuvres souvent difficilement déplaçables par leur poids, sans oublier dans certains cas la suspension de petits reliquaires au-dessus de l'autel. A partir de l'époque carolingienne l'autel reçut des aménagements propres à recevoir les reliquaires⁽⁵⁸⁾. Un dispositif en élévation reposant sur la table annonce les retables gothiques⁽⁵⁹⁾. Le *paliotto* de Saint-Ambroise de Milan par l'orfèvre Vuolvinus à la demande de l'évêque-abbé Angilbert (vers le milieu du IX^e siècle) est composé de deux faces dont une avec portillon qui ouvre sur le *loculus* aux reliques. Les vestiges de l'autel majeur de Grandmont ont permis la reconstitution d'un retable à deux degrés (vers 1190-1230), support à la monumentale châsse d'Etienne de Muret⁽⁶⁰⁾.

(53) François HÉBER-SUFFRIN, « Metz. La cathédrale Saint-Etienne, des origines à la consécration de 1040 », dans *Congrès de la Société Française d'Archéologie, Les Trois-Evêchés et l'ancien duché de Bar (1991)*, Paris, 1995, p. 432.

(54) Hubert SILVESTRE, « Trois témoignages mosans du début du XII^e siècle sur le crucifix de l'arc triomphal », dans *Revue des Archéologues et des Historiens d'Art de Louvain*, t. IX, 1976, p. 225-231.

(55) Namur, Musée diocésain, ms. 21 (martyrologe de Ciney), f. 173r : *Reliquiae reconditae in novo crucifixo*.

(56) Paul-Albert FÉVRIER, « Baptistères, martyrs et reliques », dans *Studien zur spätantiken und byzantinischen Kunst. Festschrift Friedrich Wilhelm Deichmann*, Mayence, 1986, p. 1-9 (Monographien des Römisch-Germanischen Zentralmuseums Mainz, t. X).

(57) Même si pour Odon de Cluny († 942) ou pour l'auteur des *Miracles de saint Berchaire* il convient de réserver l'autel à Dieu (Nicole HERRMANN-MASCARD, *Les reliques des saints. La formation coutumière d'un droit*, Paris, 1975, p. 173).

(58) Edmond BARBIER, « Les images, les reliques et la face supérieure de l'autel avant le XI^e siècle », dans André GRABAR et al., eds., *Synthronon : art & archéologie de la fin de l'Antiquité et du Moyen Age. Recueil d'études*, Paris, 1968 (Collection de la Bibliothèque des Cahiers Archéologiques), p. 199-207.

(59) J.-P. CAILLET, « De l'*antependium* au retable », *op. cit.*.

(60) Jean-René GABORIT, « L'autel majeur de l'abbaye de Grandmont », dans *Cahiers de Civilisation Médiévale*, t. 19, 1976, p. 231-246.

Le dispositif glorifie le saint dédicataire principal. Enfin des emplacements ou des meubles spécifiques, des chapelles à reliques ou des trésoreries seront construits⁽⁶¹⁾.

Quant aux autels portatifs, ils répondent aux besoins d'une pratique liturgique itinérante (évangélisation, pèlerinages, voyages, célébrations en temps de guerre sur un champ de bataille)⁽⁶²⁾. Cette liturgie mobile, autour d'un lieu de mémoire en plein air à l'extérieur d'un édifice, ancre profondément ses racines dans des références bibliques, principalement vétêrotestamentaires (Songe de Jacob, Exode, Deutéronome). La législation carolingienne tend toutefois à imposer la célébration de la messe sur des autels ou tables portatives préalablement consacrés : « un espace choisi par Dieu et non pas par l'homme »⁽⁶³⁾. Les premières célébrations liturgiques se firent sur des tables de bois et l'utilisation du bois persista longtemps. Les beaux autels portatifs médiévaux conservés montrent une table faite d'une pierre précieuse dans un encadrement orfévré et, à partir du XII^e siècle, le type en forme de boîte-reliquaire recèle des reliques avec une iconographie en rapport avec la vie du saint. De manière générale l'artiste met en scène le sacrifice du Christ et de ses témoins les saints, mais il n'hésite pas, comme pour l'autel portatif de la comtesse Gertrude de Brunswick (vers 1040), à intégrer des figures de souverains à côté des apôtres, de la Vierge et du Christ, combinaison à éclairer par l'incorporation du royaume de Bourgogne à l'Empire en 1032⁽⁶⁴⁾. Hors la liturgie en plein air les autels portatifs servent aussi pour les messes privées à l'intérieur de l'église malgré les nombreux autels secondaires avec reliques, lorsque l'édifice est trop petit pour accueillir plusieurs autels. L'autel portatif est assimilé à l'Arche d'Alliance, référence symbolique majeure pour l'autel chrétien.

La politique des reliques

Dans *La politique des reliques* (Paris, 2006), Edina Bozóky explore un thème particulièrement fécond : les reliques comme instruments de pouvoir.

L'organisation d'un ordre social idéal au Moyen Âge passe par les saints et leur culte. Là où sont leurs reliques, là sont présents les saints, protecteurs de la communauté et intercesseurs célestes. Ils manifestent leur protection par leur *virtus* qui opère des miracles. L'appropriation par les grands laïcs des reliques leur confère ce rapport intime *ad sanctos*, espéré bien sûr par leur inhumation dans l'église tout près des corps saints pour leur vie dans

(61) Cfr notre synthèse dans le catalogue de l'exposition *Trésors de Cathédrales d'Europe. Liège à Beaune*, Paris, 2005.

(62) Cfr les recherches d'Éric Palazzo et Michael BUDDE, *Altare portatile. Kompendium der Tragaltäre des Mittelalters 600-1600*, 3 t. et CDROM, Münster-en-Westphalie, 1998.

(63) Éric PALAZZO, « L'espace et le sacré dans l'Antiquité et le Haut Moyen Âge », dans *Cristianità d'Occidente e cristianità d'Oriente (secoli VI-XI). Settimane di studio del Centro italiano di Studi sull'Alto Medioevo*, 24 – 30 aprile 2003, Spolète, 2004 (*Settimane di studio del Centro italiano di Studi sull'Alto Medioevo*, 51), t. 2, p. 1117-1158, à la p. 1148.

(64) Patrick CORBET, « L'autel portatif de la comtesse Gertrude de Brunswick (vers 1040). Tradition royale de Bourgogne et conscience aristocratique dans l'Empire des Saliens », dans *Cahiers de Civilisation Médiévale*, t. 34, 1991, p. 97-120.

l'au-delà, mais déjà de leur vivant lorsque, détenteurs du pouvoir public, ils font de leurs villes ou de leur capitale des lieux sacrés. Cette spatialisation sacrée à large spectre vise à attirer sur eux la bienveillance divine mais aussi l'estime des populations sous leur juridiction, si aptes à s'émerveiller de tout ce qui touche au surnaturel. Les reliques deviennent des médiateurs des plus spectaculaires, relayés par une propagande d'écrits hagiographiques et une ritualisation de gestes, si bien dégagées par Edina Bozóky. La référence est Constantinople, lieu par excellence de concentration des reliques comme instruments de pouvoir, et le modèle fait école en Europe dès la fin du VIII^e siècle. Tout le symbolisme des reliques à travers leur origine ou leur provenance concourt à augmenter leur pouvoir. A ses origines Constantinople est une ville pauvre en reliques ; elle s'en enrichira progressivement par des translations d'initiative publique. Byzance par son accumulation de reliques finit par susciter la convoitise de l'Occident qui va exploiter ce réservoir sacré. En retraçant une histoire du pouvoir par les reliques, Edina Bozóky met en relief le rapport reliques, paix et stabilité du royaume des Mérovingiens aux Capétiens.

Après les grandes invasions, les saints « amis de Dieu » participent à « une reconstruction politique qui, avec le baptême de Clovis, assure la sauvegarde de la vraie foi »⁽⁶⁵⁾. La conversion de Clovis et sa piété pour saint Martin et pour sainte Geneviève inaugurent une ère d'exaltation des reliques que ce soit par les rois, par les grands laïcs, ou les évêques, défenseurs des cités, avec une série impressionnante de fondations d'églises et de monastères.

La légende de saint Denis montre le roi Dagobert (629-639) interpellé par les trois martyrs Denis, Éleuthère et Rustique, pour élever une église en leur honneur. C'est un moine de Saint-Denis qui ajoutera en 763-764 le préambule de la *Loi salique* qui insiste sur l'exaltation par les Francs des reliques des martyrs victimes des Romains et constitue l'argument principal pour que Dieu leur accorde la paix et la félicité. Vers 659 la reine Bathilde fonde Chelles où un trésor de reliques important fut découvert⁽⁶⁶⁾.

Les reliques donnent des pistes sur la politique monastique du maire du palais Charles Martel⁽⁶⁷⁾. Vers 718 le corps de saint Lambert est ramené à Liège et à Maastricht son culte est compensé par une revalorisation de celui de saint Servais. L'évêque Hubert († 727) aurait procédé à une élévation des reliques de saint Servais. Un abbé de Fontenelle, Wandon, fut exilé par Charles Martel à Maastricht de 718 à 742. Réhabilité il emportera des reliques du saint pour Fontenelle. Une relique de la chasuble de saint Monulphe, saint évêque maastrichtois vers 600, a atterri dans une châsse de la cathédrale de

(65) Luce PIETRI, « Culte des saints et religiosité politique dans la Gaule du V^e et du VI^e siècle », dans *Les fonctions des saints dans le monde occidental (III^e-XIII^e siècles)*, op. cit., p. 353-369, à la p. 363.

(66) Jean-Pierre LAPORTE, *Le trésor des saints de Chelles*, Chelles, 1988 et « Authentiques de reliques provenant de l'ancien monastère Notre-Dame de Chelles (VII^e-VIII^e siècles) », ed. H. AT SMA & J. VEZIN, eds, *Chartae latinae antiquiores*, t. XVII, Zurich, 1985, p. 84-108.

(67) Alain DIERKENS, « *Carolus monasteriorum multorum eversor et ecclesiasticarum pecuniarum in usus proprios commutator*. Notes sur la politique monastique du maire du palais Charles Martel », dans Jorg JARNUT, Ulrich NONN et Michal RICHTER, eds, *Karl Martell in seiner Zeit*, Sigmaringen, 1994 (Beihefte der Francia, t. XXXVII), p. 277-294.

Chartres, connue par une authentique d'une écriture du VII^e-VIII^e siècle⁽⁶⁸⁾. Grégoire de Tours rapporte que Monulphe fit construire un « grand temple » sur la tombe de saint Servais. On peut s'interroger sur la provenance de la relique. Par ailleurs Eucher d'Orléans († 743) exilé et enterré à l'abbaye de Saint-Trond suscita un culte conjointement au patron de l'abbaye saint Trudon.

La politique des reliques s'observe dans d'autres royaumes. En 515 Sigismond, roi des Burgondes, fonda le monastère d'Agaune sur les reliques de saint Maurice et de la Légion thébaine. Gontran, roi de Bourgondie († 592/593), acquit d'Agaune des reliques des Thébains pour Châlons-sur-Saône⁽⁶⁹⁾. Bason, beau-frère de Charles le Chauve, roi de Provence (879-887), fit réaliser un chef-reliquaire pour saint Maurice dans l'église de Vienne, première statue-reliquaire connue par un dessin du XVII^e siècle⁽⁷⁰⁾. À Bénévent le duc Aréchis II (758-787) rassemble des reliques importantes (12 Frères martyrs, le martyr Mercure...). Dans les différents royaumes francs le souverain fait élever une basilique en l'honneur du saint qu'il a choisi comme protecteur. « Le sanctuaire, dans lequel le martyr ou le confesseur, déposé au tombeau ou présent par ses reliques, habite et manifeste son *auctoritas* et sa *virtus* politiques, est le pendant et le répondant de la résidence royale où se trouve la *cathedra*, symbole du pouvoir temporel du souverain »⁽⁷¹⁾. Tours et Poitiers sont deux foyers exceptionnels de vie spirituelle, l'un occupé par l'évêque Grégoire et rempli du souvenir de Clotilde au tombeau de saint Martin, l'autre retraite de la reine Radegonde.

La célèbre mission d'Augustin de Canterbury († vers 605), envoyée par le pape Grégoire le Grand, met en œuvre des reliques pour christianiser les anciens lieux païens. Bède atteste l'envoi à la reine de Northumbrie par le pape Vitalien (657-672) d'une clé d'or forgée avec des chaînes de saint Pierre et de saint Paul. Robert Folz a remarquablement reconstitué le développement du culte de plusieurs saints rois martyrs en Angleterre et en a montré l'exploitation dans le cadre de la construction d'une sainteté dynastique⁽⁷²⁾.

L'Espagne chrétienne doit aussi beaucoup aux reliques. Alphonse II des Asturies (788-842) aurait gratifié sa nouvelle « capitale » Oviedo d'une collection de reliques. Selon les récits des XI^e et XII^e siècles, une arche merveilleuse en bois fabriquée par les disciples des apôtres à Jérusalem fut transférée en Afrique quand Chosroës envahit la Palestine, puis à Carthagène quand les Vandales dévastèrent l'Afrique, ensuite à Tolède et enfin à Oviedo quand les Maures prirent possession de presque toute l'Espagne. Aux reliques bibliques dont de nombreuses reliques dominicales (sang, croix, sépulcre,

(68) Ed. *Chartae latinae antiquiores*, t. XVIII, 1985, n° 668 p. 83.

(69) Catalogue de l'exposition *Des Burgondes au royaume de Bourgogne (V^e-X^e siècle)*, ed. Pierrette PARAVY, Grenoble, 2002.

(70) Éva KOVÁCS, « Le chef de saint Maurice à la cathédrale de Vienne (France) », dans *Cahiers de Civilisation Médiévale*, t. 7, 1964, p. 19-26.

(71) Luce PIÉTRI, « Culte des saints », *op. cit.*, p. 363.

(72) Robert FOLZ, « Trois saints rois « souffre-passion » en Angleterre », dans *Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, Comptes rendus des séances*, 1980, p. 36-49 et ID., *Les saints rois du Moyen Age en Occident (VI^e-XIII^e siècle)*, Bruxelles, 1984.

couronne, suaire...) ont été ajoutées des reliques espagnoles dont plusieurs corps de martyrs en dehors de la châsse principale (Pélage, Vincent...) ; on en possède une liste probablement rédigée au début du XI^e siècle⁽⁷³⁾ ; quelques reliques insignes d'Étienne, Pierre, Jean-Baptiste ou Marie-Madeleine... « du bâton avec lequel Moïse divisa les flots de la Mer Rouge ». Un nouveau reliquaire l'*Arca Santa* fut commandé en 1075 par le roi de Léon Alphonse VI et sa sœur, au moment de l'affirmation du pouvoir royal en Espagne. « Concentration extraordinaire de reliques, attachée aux grands moments de l'histoire espagnole, l'*Arca Santa* signifie la continuité et le transfert du pouvoir sacré, de Jérusalem à Tolède, puis de Tolède, conquise par les musulmans, à l'Espagne chrétienne » (Edina Bozóky). L'invention du corps de saint Jacques à Compostelle se place sous le même règne d'Alphonse II dans la perspective de la *Reconquista* : le saint matamore commence sa formidable carrière⁽⁷⁴⁾. Les reliques de saint Isidore furent transférées en 1063 de Séville à Léon⁽⁷⁵⁾ et son culte encouragé par la royauté dans le cadre de la *Reconquista*⁽⁷⁶⁾.

La spatialisation sacrée s'étend à un territoire et les reliques deviennent des marqueurs de pouvoir. Pour affermir leur pouvoir et consolider leur légitimité, dans la féodalité en construction, les princes rassemblent des reliques, de même que les villes cherchent aussi à acquérir les leurs. De la protection collective à la légitimation du pouvoir, les translations de reliques par le pouvoir laïc au Haut Moyen Âge s'inscrivent à l'échelle européenne dans une construction de la topographie sacrée urbaine et constituent des indicateurs précieux sur les enjeux du pouvoir dans la société médiévale. Leur préfiguration trouve origine dans la Bible – l'Arche d'Alliance⁽⁷⁷⁾ – ainsi que dans les *adventus* des empereurs romains, cérémonies de leur avènement

(73) Donatien D. DE BRUYNE, « Le plus ancien catalogue des reliques d'Oviedo », dans *Analecta Bollandiana*, t. 45, 1927, p. 93-96.

(74) Alejandro BARRAL IGLESIAS et José SUAREZ OTERO, *Santiago de Compostella*, Léon, 2004.

(75) Maria Jésus ASTORGA REDONDO, *El arca de San Isidoro : historia de un relicario*, Léon, 1990.

(76) Patrick HENRIET, « Un exemple de religiosité politique : saint Isidore et les rois de Léon (XI^e-XIII^e siècle) », dans Marek DERWICH et Michel DMITRIEV, eds, *Fonctions sociales et politiques du culte des saints dans les sociétés de rite grec et latin au Moyen Âge et à l'époque moderne : approche comparative*, Wrocław, 1999, p. 77-95.

(77) L'Arche d'Alliance contenait les Tables de la Loi et opéra des miracles, transportée lors de la marche d'Israël vers la Terre promise, avant de prendre place dans le temple de Salomon. Dans l'Antiquité, que ce soit en Grèce ou à Rome, les cérémonies religieuses paraissent préfigurer celles des reliques. Le thème de la préfiguration vétérotestamentaire d'épisodes néotestamentaires est certes bien connu dans l'art. Faut-il pour autant tout rapprocher ? Il nous semble toutefois que ce phénomène de concordance entre religions dans les signes ne prend pas en compte la théologie et son contenu. Nous n'aimons pas ces rapprochements tous azimuts (Afrique, Asie...) comme nous l'avons dit dans notre Article I p. 580 à propos de l'exposition *De Weg naar de Hemel*, au demeurant remarquable par la qualité des œuvres exposées. De Rome au Moyen Âge, bien sûr, la transposition semble aller de soi, tout comme un syncrétisme religieux s'accomplit entre christianisme et les croyances des peuples issus des grandes invasions ; Pierre Saintyves, alias Emile Nourry († 1935), exploite le filon et sa documentation est impressionnante par son érudition (rééd. Fr. Lacassin, Paris, 1987).

ou d'une victoire militaire. La plaquette d'ivoire du Trésor de Trèves (vers 500) montre un cortège rituel de reliques dans une ville – peut-être celles d'Étienne à Constantinople. Sur le plan liturgique on citera également la récupération de diptyques consulaires romains sur l'autel chrétien pour servir de support au texte du *memento* de la messe qui, à Tongres ou à Liège, inclut les noms de saints évêques.

Dans une principauté épiscopale comme Liège, ou abbatiale comme Stavelot-Malmedy, l'acquisition et la translation de reliques peuvent moins surprendre. Qui agit ? L'évêque, l'abbé ou le prince ? Tout d'abord le transfert du siège épiscopal de Tongres à Maastricht, lieu de sépulture de saint Servais, puis de Maastricht à Liège, lieu de martyr de saint Lambert, s'explique par l'essor du culte de ces saints. Ensuite les liens entre le développement des villes mosanes et le culte des reliques méritent d'être sondés davantage. Une ville est aussi un lieu de culte. Intervient en premier lieu un phénomène d'oblitération du paganisme. Ensuite, sur la Meuse, les saints évêques veillent comme les sentinelles du pouvoir; leur *corpus integrum* est élevé sur l'autel, « translaté » dans des châsses impressionnantes et promené en procession pour les grandes causes. : Servais à Maastricht, Lambert à Liège, Domitien à Huy, Perpète à Dinant; d'autres saints complètent le tableau : Ode à Amay, Hadelin à Celles puis à Visé, Begge à Andenne, Mengold à Huy... À Amay l'élévation des reliques de sainte Ode par l'évêque de Liège Floribert donnerait une fourchette chronologique – vers (727-736/8) – pour la réalisation du sarcophage de Chrodoara⁽⁷⁸⁾. C'est « le siècle des saints » cher au Père Edouard de Moreau. La Meuse devient fleuve sacré, à la fois par les sacro-saints dépôts échelonnés sur son cours et par l'utilisation de la voie fluviale pour le transport solennel des châsses. Jusqu'au cœur du Moyen Âge les abbayes et chapitres rivalisent pour la détention de reliques insignes. Le pays mosan, en gros l'ancien diocèse de Tongres-Maastricht-Liège, est concerné par ce bornage sacré par les reliques. Aussi, dans une typologie de plus en plus spécialisée des reliques, est-il exagéré de parler de « reliques de frontières » ? Les dépôts sacrés à l'entrée du territoire de l'évêque le sanctuarisent. Les aspects politiques ne manquent pas dans cette histoire des reliques mosanes. Au delà du pouvoir spirituel de l'évêque, son pouvoir temporel s'affirme aussi par les reliques.

Les reliques deviennent ainsi un marqueur spatial d'appartenance territoriale : la fixation du pouvoir sur un territoire se déroule par leur intermédiaire et les objets sacrés s'y concentrent. Les reliques sont utilisées pour marquer l'espace sacré, ecclésiastique et politique, et en exprimer toutes les identités communautaires également inscrites dans l'espace.

En Occident l'apothéose de la sacralisation du pouvoir royal par l'acquisition de reliques s'accomplit entre 1239 et 1242 dans l'achat par le roi de France Louis IX des reliques insignes de la Passion, à Venise et à Constantinople⁽⁷⁹⁾... nombreuses, précieuses et très chères, bien plus chères

(78) Alain DIERKENS, ed., *Le sarcophage de Sancta Chrodoara. 20 ans après sa découverte exceptionnelle. Actes du colloque international d'Amay, 30 août 1997*, Amay, 2006 (= *Bulletin du Cercle Archéologique Hesbaye Condroz*, XXV/2000-2001).

(79) Catalogue de l'exposition *Le trésor de la Sainte-Chapelle*, Paris, 2001 et Chiara MERCURI, *Corona di Cristo, corona di re. La monarchia francese e la corona di spine nel Medioevo*, Rome, 2004.

que la construction elle-même de la Sainte-Chapelle, cet extraordinaire reliquaire de pierre gothique, destiné à abriter le nouveau palladium du royaume. Ces reliques symbolisent en même temps le transfert du pouvoir au roi, digne héritier des empereurs byzantins et des rois de l'Ancien Testament. La nouvelle Arche d'Alliance est la grande châsse au-dessus de l'autel de la Sainte-Chapelle dans une mise en scène spectaculaire accompagnée d'un cérémonial particulier impressionnant. Tous les gestes exécutés par saint Louis autour des reliques suscitent dans de nombreux manuscrits, dont les *Grandes Chroniques de France*, commentaires et illustrations, plus qu'à l'ordinaire, à la mesure du prestige des reliques et de leur nouveau réceptacle : ils vont concourir à donner à cet événement un retentissement exceptionnel et une dimension médiatique avant la lettre, de même qu'ils feront école pour créer des « saintes chapelles »⁽⁸⁰⁾, sanctuaires dynastiques à reliques. La volonté de mise en scène des reliques, pleine de symbolisme, d'orchestration des cérémonies et d'ostension des objets sacrés est omniprésente chez saint Louis à travers toute sa vie de dévotion. Les relations des chroniqueurs sont formelles même s'il faut quelque peu les modérer en fonction des besoins du procès de canonisation du roi. Le dessin de Matthieu Paris⁽⁸¹⁾ montrant le roi élevant lui-même la Vraie Croix le Vendredi Saint, et son commentaire, sont significatifs. Un rituel peut ainsi être observé à travers la procession de reliques et tous les gestes accomplis autant par les laïcs que par les ecclésiastiques. Edina Bozóky établit des comparaisons avec le *Livre des cérémonies* de l'empereur byzantin Constantin Porphyrogénète (905-959) et bien entendu à nouveau se perçoit l'impact de Byzance à travers les croisades.

*
* *

Les reliques sont des objets permanents d'étude. De nouveau thème en nouveau thème, la grille de lecture s'étoffe et suscite des perspectives nouvelles. Déplacée géographiquement de région en région la problématique elle aussi s'enrichit. Embarqué dans cette aventure et malgré l'expérience, nous sommes chaque jour à nouveau impressionné⁽⁸²⁾.

(80) Claudine BILLOT, « Les Saintes Chapelles (XIII^e-XVI^e siècles) [...] », dans *Revue d'Histoire de l'Eglise de France*, t. LXXIII, 1987, p. 229-248, et EAD., « Le message spirituel et politique de la Sainte-Chapelle de Paris », dans *Revue Mabillon*, t. 63, 1991, p. 119-141.

(81) Ms. Cambridge Corpus Christi College 16, f. 141v., bien utilisé par Anton LEGNER, *Reliquien in Kunst und Kult : zwischen Antike und Aufklärung*, Darmstadt, 1995.

(82) Dans le même sens, voir Ph. GEORGE, *Un histoire des reliques. En Europe, du Moyen Âge à nos jours*. Paris, Seuil, sous presse.